

—Oh ! le pauvre garçon ! Comme c'est malheureux !

M. de Prévannes adressait d'impérieux regards à son ordonnance pour l'obliger à se dépêcher davantage, mais celui-ci s'obstinait à ne rien comprendre.

Enfin il se décida cependant à former son couteau, à s'essuyer les lèvres et à suivre son pseudo-frère qui ne tenait plus en place.

Le vieux, s'appuyant sur une canne, s'avança à travers le village et s'arrêta devant une forge.

Tapant un fer rouge, un maréchal aux bras nus, à la grande barbe rousse, s'arrêta, fronçant le sourcil, d'un air de mauvaise humeur.

—Je parie que c'est encore pour la bague, s'écria-t-il, vous, père Haymler, vous me le paierez ?... A-t-on idée de ça ! pour un méchant anneau ! Venir me déranger tout le long du jour !

—Qu'est-ce que vous avez à être mauvais ainsi, Karl Zuinder... On ne vous le mangera pas, votre anneau.

Une jeune fille qui travaillait à l'intérieur de la forge, près de la fenêtre du rez-de-chaussée, s'était levée et s'avançait contrastant par sa fraîcheur, sa bonne grâce, avec le grossier accueil de son père.

—Tenez ! dit-elle, tendant son petit doigt, elle est très étroite, et j'ai de la peine à la retirer.

Jolie, blonde, rose, elle se montrait aimable sans efforts, on devinait que cette aménité se trouvait dans sa nature.

Karl Zuinder, fumant sa pipe, s'était zémis à cogner sur son fer, tout en suivant de l'œil les deux ouvriers à travers ses sourcils froncés.

—Eh bien ! Vous l'avez vue ?... L'avez-vous assez regardée !

Maurice l'avait vue... Oui ! Il la tenait dans ses mains, cette bague sacrée !... Et il aurait voulu pouvoir la porter à ses lèvres !

C'était bien le petit jonc d'or, la première de toutes les bagues... et, *Fabienne*, le nom bien-aimé de Fabienne, était gravé en caractères gothiques !

—Elle est jolie, dit-il, ne pouvant parvenir à cacher son trouble, tant ses traits se contractaient malgré lui... Elle est bien jolie...

—Oui répliqua plus brutalement encore Karl Zuinder, mais vous l'avez assez vue... Tâchez de la rendre à ma fille, vous entendez !...

—Vous ne voulez pas la vendre ? fit Maurice, qui ne pouvait se décider à se séparer de l'anneau.

—Ni la vendre ! ni la donner ! Et faites-moi le plaisir de filer !... Et un peu vite !... Vous entendez !... Des ouvriers... qui veulent acheter des bagues en or !... Avec de l'argent volé, sans doute !...

Puis s'adressant au vieillard :

—Vous en faites, vous, de jolies connaissances le long des routes... Ramenez-moi ça d'où ça vient, ça doit sortir de prison.

Justin ne comprenait rien à toutes ces injures, mais il entendait bien, ainsi qu'il se le disait lui-même, qu'on insolentait son capitaine, et la colère commençait à lui monter aux oreilles.

M. de Prévannes vit bien qu'il allait éclater, aussi le poussa-t-il brusquement devant lui, en murmurant tout bas :

—Tais-toi ! Pour l'amour de Dieu !

Puis, haussant les épaules, il répondit au forgeron :

—Vous n'êtes pas poli ! Je ne vous ai rien dit de malhonnête !... Cette bague... me rappelle un souvenir...

—Des souvenirs ! des souvenirs !... Je ne crois pas aux souvenirs, moi !... Il y en a assez des trainards par les routes... Des souvenirs !... Des souvenirs de bijoux volés !... Allez-vous-en et que je ne vous revoie plus... Oui, il y a pas loin d'ici un garde qui vous demandera vos papiers... Je vais aller le prévenir.

Le rouge montait maintenant aux joues de Maurice.

Mais il se contint. Allait-il, pour les grossièretés d'un rustre, compromettre le résultat de ses recherches !...

Et il partit, haussant encore les épaules.

—Ma foi, mon ami, je vous demande pardon pour Karl Zuinder ; c'est un malappris... Il aura encore avalé trop de schnaps ce matin... Et c'est bien rare s'il ne tape pas sur sa femme ce soir.

Maurice prenait congé du brave homme qui refusait une pièce blanche, puis il entraîna Justin et tous deux regagnaient promptement la grande route.

Un sentier l'échancrait sur la gauche, et à l'ouverture de cette voie étroite, au moment où ils passaient de ce pas allongé et régulier que connaissent les piétons, ils aperçurent Gertrude Zuinder, la fille du forgeron.

Rouge, essoufflée, elle avait fortoment couru, bien que coupant au court.

C'était une brave créature que Gertrude Zuinder, jolie autant que bonne, car elle tendait la bague à Maurice en lui disant avec un sourire qui découvrait ses superbes dents blanches :

—J'ai bien vu que la bague vous rappelait un souvenir, alors... Elle s'arrêta ; elle rougissait, cherchant vainement le reste de sa phrase.

Embarrassée, émue, elle offrait le petit jonc d'or avec un mouvement plein de charme et de grâce.

Maurice ne se sentait pas le courage de refuser ; il prit l'anneau

qui possédait pour lui plus de prix que toutes les perles d'Ormuz, que les rubis d'Ophir.

—Merci, ma belle enfant, dit-il d'une voix émue, merci de tout mon cœur... C'est le premier moment de bonheur, depuis bien longtemps, ma chère petite !... Et c'est à vous que je le dois... Je n'oublierai jamais le nom de Gertrude Zuinder, je vous le jure !...

Sortant alors de sa poche sa bourse, une bourse de cuir, une vraie bourse d'ouvrier, il y prit cinq pièces de vingt marks d'or, et les fourrant de force dans les doigts de la jeune fille :

—Maintenant, ma mignonne, permettez-moi de vous offrir ceci... Avec ces pièces d'or vous aurez une bague plus belle que celle que vous me donnez et qui me cause un si radieux plaisir. Prenez ! prenez ! ma belle enfant, ou alors je ne pourrais, de mon côté, accepter votre présent qui m'est si cher.

La jeune fille regardait Maurice, confuse, hésitante, rougissant encore de plus en plus.

—Oh ! Schœner Herr ! Schœner Herr ! murmura-t-elle, je savais bien que vous n'étiez pas un ouvrier.

—Chut ! mon enfant, répliqua aussitôt Maurice, en portant un doigt à ses lèvres, ne dites rien ! Gardez-moi le secret ! ou vous serez cause de ma mort... Merci encore... Adieu !...

Et, la saluant de la main, il s'éloigna, rejoignant Justin.

Lorsqu'il fut seul, il porta la bague à ses lèvres

—Fabienne ! oh ! ma Fabienne adorée !... tu es vivante !... Dieu bon ! Dieu juste ! voilà la preuve de ton existence. Mais que faire pour te sauver ?... Et combien de jours, de mois peut-être me séparent encore de toi ?...

Mais le cœur tout plein d'espérance, il défait maintenant le sort et une énergie invincible circulait avec tout son sang dans ses veines.

Revenons donc maintenant à Hermann Pluck, qui digérait son fastueux repas. Pastueux tout au moins pour lui, car depuis bien des années il ne s'était trouvé à semblable fête.

Maintenant il savourait sa troisième pipe, une débauche, en sirotant une dernière gorgée d'eau-de-vie qu'il avait demandée d'une voix très douce, en disant avec un affreux sourire, un vrai sourire de mendiant :

—Schnaps !... Encore schnaps !... Tout petit peu schnaps !...

Maurice n'avait pas eu le cœur de lui refuser et lui avait retendu la gorgée, tandis que Justin murmurait entre ses dents :

—Eh bien ! tu t'en paies une vraie once... mon vieux lapin !

Au faux muet, Maurice donna une bourrade dans les côtes pour l'obliger à se taire. Puis il se leva, et vivement :

—Allons ! En route... Il nous faut arriver à Yalta ce soir.

Le vieux fou ne bougea point. Il secoua au contraire obstinément la tête.

—Loin ! Yalta ! Trop loin, Yalta !

—Mais, mon pauvre brave, il faut bien coucher quelque part... Nous ne pouvons pas passer la nuit à la belle étoile.

Pour réponse, toujours le même mouvement de tête négatif.

—Pas coucher dehors ! Hermann Pluck non plus... Ni Schœn... Il s'arrêta, hochant la tête. Ça, non, faut pas le dire... Mais vous... Et puis l'autre... Pas coucher dehors non plus... Un bon lit.

—Ah ! tu nous offres l'hospitalité... Et où cela ?

—Pas loin... Une heure...

—Allons, soit.

—Yalta, après bonne nuit, demain matin.

—Marchons.

Et le vieux rajusta ses pauvres houblilles autour de ses flancs maigres, et s'appuyant sur son bâton, se mit en marche. M. de Prévannes et Justin suivaient.

—Il va peut-être nous mener dans un coupe-gorge, murmura encore Justin.

Son maître lui imposa silence et emboîta le pas à Hermann Pluck qui venait de quitter la grande route pour s'engager dans un chemin de traverse, marchant ensuite dans une petite sente étroite, laquelle, après des montées et des descentes, des tours et des détours, aboutit à une immense place où les bois avaient été exploités.

Des monceaux de bois débités, des amas de bourrées se voyaient ça et là, et entre eux des huttes spacieuses construites par les bûcherons et abandonnées par eux.

—Bon, là, fit Hermann Pluck, désignant l'une d'elles.

M. de Prévannes y pénétra à sa suite, et il vit alors, faisant craquer une allumette, que plusieurs lits de fougères étaient encore dressés contre les parois de la cabane, faites de mottes de terre, de torchis, mais valant bien, au pis-aller, beaucoup mieux que la meilleure des tentes.

Cette fougère et cette mousse séchées étaient meilleures que les lits d'une auberge allemande de dix-neuvième ordre, aussi résolut-il de s'en contenter.

Le vieux n'avait d'ailleurs pas demandé son avis ; il avait déjà choisi sa couche et s'y étendait, s'y étalait, étirant ses vieux membres, avec des grognements de bête satisfaite et ropue.

Puis il se tourna, se retourna encore, et le sommeil s'empara de lui, faisant de ce misérable l'égal du plus heureux et du plus riche.